



Buud Yam

de Gaston Kabore

Fiche technique

**Burkina Faso - 1997 -
1h37**

Réalisation & scénario :
Gaston Kabore

Photographie :
Jean-Noël Ferragut

Montage :
**Marie-Jeanne Kanyala
Didier Ranz**

Musique :
Michel Portal

Interprètes :
Serge Yanogo
(Wend Kuuni)
Amsatou Maiga
(Pughneere)
Séverine Oueddouda
(Somkieta)
Colette Kabore
(Lalle)
Augustine Yameogo
(la tante)
Boureima Ouedraogo
(Razugu)
Joseph Yanogo
(le guérisseur)



Résumé

Au début du XIXe siècle, dans la boucle du Niger, le jeune Wend Kuuni est accusé par sa communauté villageoise d'avoir "le mauvais œil" et, entre autres maléfices, d'être responsable du mal inconnu dont souffre Pughneere, l'une de ses sœurs dans sa famille d'adoption (il est enfant trouvé, sa mère étant morte et son père disparu). Sur le conseil d'un marabout, il entreprend un voyage pour trouver le guérisseur qui fabrique la "tisane du lion", seul remède capable de sauver la jeune fille. D'étape en étape à travers la brousse et la forêt, suivant les renseignements qu'il obtient, il arrive au désert, qu'il décide de traverser malgré les dissuasions d'un groupe de Touaregs : au moment où il va mourir de soif, il est sauvé par des caravaniers. Au bord d'une rivière, il en rencontre le génie, une femme qui parle avec la voix de sa sœur. Faussement accusé du viol d'une jeune villageoise, il est disculpé au moment d'être lynché. Il trouve enfin le guérisseur...

Critique

(...) Sur le schéma narratif et dramaturgique du conte africain, le film suit le périple à la fois picaresque et initiatique du garçon à la recherche du remède miracle qui fait figure de prétexte à la quête de sa vérité et de son identité occultée par son statut ambigu dans la communauté : des flash-backs évoquent sa condition d'enfant trouvé, la mort de sa mère chassée de son village, ses jeux enfantins avec ses sœurs. Ces scènes sont en partie empruntées au premier film de Kaboré, **Wend Kuuni**, dont on retrouve ici le même acteur, Serge Yanogo, sous le même nom symbolique ("Don de Dieu") de sa condition d'enfant miraculé. "J'avais la volonté de faire dialoguer les deux modes de récit que sont le conte traditionnel et le cinéma", dit l'auteur : il y réussit assez bien, dans un style contemplatif où interviennent l'onirisme et la magie. Les superbes images du terroir trouvent un original contrepoint dans la partition dénuée de toute couleur locale de Michel Portal.

Marcel Martin
Saison Cinématographique 1997

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Les contes africains, au cinéma, sont peuplés, comme les nôtres, de magiciens, de quêtes initiatiques et d'apprentissages adolescents : huttes de brousse aux toits de chaume, lumière dorée, savanes herbues, marchés de village où se côtoient turbans et boubous, oasis verdoyantes où guettent de perfides ondines, falaises abruptes où perchent des sorciers... Ce sont ces panoramas de la boucle du Niger que parcourt, au galop d'un étalon noir, Wend-Kuuni le bel adolescent orphelin, héros de **Buud Yam** (...).

On parle, outre le moré, cinq autres langues dans **Buud Yam**, fresque voyageuse et picaresque, tressée d'humour, qui chante l'esprit de tolérance en même temps que le sens des racines. On y retrouve Wend-Kuuni, le petit héros devenu grand du premier film (homonyme) de Gaston Kaboré. A quinze ans d'écart, cette saga renouée a valu à son auteur l'"étalon de Yennega" du Fespaco 97 le festival panafricain de Ouagadougou. Un hommage à double retentissement, Kaboré le Burkinabé étant à la fois l'un des réalisateurs les plus accomplis du cinéma africain et l'une de ses personnalités phares sur le plan institutionnel : âgé de 46 ans, il a en effet conduit sa carrière (quatre films, dont **Zan Boko**, en 1988, et **Rabi** en 1992) tout en menant, depuis 1985, les destinées de la Fepaci (la Fédération panafricaine des cinéastes), dont il a abandonné la direction cette année.

A l'aise dans l'intemporalité du conte, sa caméra fluide échappe aux écueils habituels du cinéma africain, trop souvent empêtré dans le manque de moyens, les interprétations approximatives et les scénarios effilochés. **Buud Yam** exprime, en ce sens, le meilleur du cinéma dit "de calebasse". Ses images se réfèrent, théoriquement, aux "premières années du XIXe siècle" mais l'Afrique humaniste et éternelle qu'elles nous dépeignent n'a pas d'âge. Ni d'hier, ni d'aujourd'hui, ni... de jamais. C'est son charme et sa limite. Une fuite devant la

réalité ? Gaston Kaboré s'en détend doucement «*Ma formation de cinéphile a été tardive. Je suis venu mener mes études d'histoire à Paris. En troisième cycle, j'ai entrepris des recherches sur l'image de l'Afrique noire dans la presse illustrée, entre la conférence de Berlin et 1910 : l'époque de la théorisation du colonialisme au nom de l'"œuvre civilisatrice de la France". Comme ces clichés ont perduré à travers le cinéma documentaire, je me suis inscrit à l'Esec, en 1974, pour mieux maîtriser ce langage. Et puis... le cinéma l'a emporté sur l'histoire. Mais je n'avais pas trop de bagage cinéphilique pour m'inhiber. J'ai dû chercher mes repères dans ma propre culture : j'ai transposé le conte africain à l'écran...*» Une démarche qu'il revendique comme une affirmation personnelle. «*A une ou deux générations près, nous venons tous de villages et nous y retournons souvent. Ces histoires de calebasses sont un faux débat. Quand j'ai fait **Zan Boko**, je suis parti de ce que j'avais sous les yeux, à ma fenêtre : une enclave de village en train de se faire absorber par le développement de la ville...*»

Étudiant, il a assisté aux premières éditions du festival de Ouagadougou, fondé en 1969. Quand il rentre de la Sorbonne, en 1976, la Haute-Volta (qui deviendra le Burkina-Faso en 1984) est en train de se poser en champion du cinéma sur le continent : Kaboré aborde la réalisation par le documentaire institutionnel tout en devenant prof vacataire à l'Inafec, l'école du jeune cinéma africain. En 1979, il prend la direction du centre du cinéma, puis devient, en 1985, le président de la Fepaci : «*Nous avons assis l'idée que la culture et le cinéma ne sont pas un luxe pour l'Afrique, mais une nécessité, un facteur de développement*» Certes, l'école a fermé («*en 1987, après avoir formé quelque 200 étudiants*»), et l'édification d'un consortium de distribution panafricain de films a échoué. Mais «*la Fepaci n'a aidé à la mise en place de fonds financiers pour*

le cinéma africain en France, au Canada, au niveau européen...»

Les impasses du cinéma africain ? «*Chaque fois qu'on fait un film, vous voudriez que ce soit un testament pour l'Afrique... Le cinéma africain n'en est qu'à ses balbutiements, il n'a que 300 titres à son actif. Nous manquons d'outils d'analyse sociologiques, historiques, journalistiques. Notre cinéma est dépourvu de marché, dépendant du pouvoir politique et de la France... Les cinéastes africains doivent apprendre à s'organiser et à se battre. Au temps de Sembene Ousmane, la dépendance était certainement bien plus pesante, et pourtant il est allé plus loin que beaucoup aujourd'hui. Le risque de censure est terrible, mais l'autocensure est la pire des limitations. La jeune génération va peut être changer ça, avec des films comme le **Damier**, par exemple...*»

Kaboré, quant à lui, laisse le spectateur de **Buud Yam** sur la promesse, implicite dans l'intrigue, d'un troisième épisode. Mais «*ce ne sera pas avant au moins 2002*». «*Auparavant, j'ai un autre scénario à réaliser : sur un prof d'histoire, que la recherche des circonstances de la mort de son père conduit jusque dans une ville de province française.*»

Angé-Dominique Bouzet
Libération - 10 septembre 1997

Buud Yam est une épopée. Une grande histoire de quête, pleine de batailles et de rencontres fantastiques, de princesses, de paladins et de sorciers. Mais **Buud Yam** est aussi un récit intérieur, très intime. Et, évidemment, un film africain, c'est-à-dire fauché.

De cette contradiction naît sa beauté, à la fois lyrique et très proche - ce n'est que l'un des dualismes sur lesquels est construit ce film en mouvement, qui n'oublie jamais de marcher sur ses deux jambes. Le film se joue entre maintenant et avant. Avant (ceux qui parmi les spectateurs le savent, les autres s'en douteront ou pas, ce n'est pas grave), ce fut l'histoire de l'enfant trouvé Wend-Kuni, qui donnait son nom au premier long métrage de Kaboré, en 1982. (...)

Wend-Kuni part au loin (...), ses tribulations sont entrecoupées d'extraits de l'ancien film, qui inscrivent dans une autre durée les aventures racontées par **Buud Yam** - titre qui pourrait se traduire aussi bien par "l'esprit des ancêtres" que par "l'intelligence de la graine".

Le film se joue, aussi, entre ici et là-bas. Ici dans le village, dont on sait (surtout depuis le splendide **Rabi**, 1992) comment Gaston Kaboré peut s'en faire le chroniqueur attentif, chaleureux et narquois ; là-bas dans cet extérieur qu'explore le héros, extraordinaire enchaînement de paysages qui, sans folklore, amène à l'écran toutes les apparences de l'Afrique. Puisque c'est bien une fable à l'échelle continentale que brosse Kaboré en toute modestie apparente des moyens matériels et narratifs mis en œuvre. La modestie des moyens matériels est bien réelle, celle des moyens narratifs non : avec une grande fluidité dans le récit, tous les procédés cinématographiques sont mis à contribution, tandis que le film passe de la comédie à l'aventure, du fantastique à la chronique puis au drame sans paraître même s'en soucier.

«Ici» et «là-bas» devient ainsi, aussi, ici en Europe et là-bas en Afrique. Le mouvement qui rapproche les deux conti-

nents, la palpitation du singulier (les tribulations de Wend-Kuni) au général (une fable de courage et de tolérance) étant aussi portée par la bande-son. Michel Portal, musicien immense qui ne consacra pas toujours aux bandes originales des films le plus inventif de son talent signe ici une musique d'une liberté précise et discrète, à la mesure de l'élan qui porte le film.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - 11 Septembre 1997

Le réalisateur

Né en 1951 à Bobo Dioulasso (Burkina-Faso). Il fait ses études d'histoire et de cinéma à Paris et sort diplômé de l'Ecole Supérieure d'Etudes Cinématographiques en 1976. Il enseigne à l'Institut Africain d'Etudes Cinématographiques (INAFEG) de Ouagadougou de 1977 à 1986, il est Directeur du Festival Panafricain du Cinéma de Ouagadougou (FESPACO) et Secrétaire Général de la Fédération Panafricaine des Cinéastes (FEPACI). Il est révélé en 1982 en Europe avec **Wend Kuuni**, son premier long métrage.

Fiche AFCAE - Avant-première

Filmographie

Reportages et documentaires :

Stocker et conserver les grains 1977
Regards sur le 6ème FESPACO 1979
Propos sur le cinéma africain 1986
Madame Hado 1991

Fictions :

Wend Kuuni (le don de dieu) 1982
Zan Boko 1988
La vie en fumée 1992
Rabi
Buud Yam 1997

Documents disponibles au France

Guide du Cinéma Africain
Gazette Utopia n°175 et 202
Ciné-Référence - saison 1998

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com